

04' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

CÉCILE LESQUIRE'
BERNADETTE ET DARIO'

Ce texte, extrait du « Jeu de l'oie », est signé Céline Lescure, « ratiboiseuse de petites histoires qui ne lui arrivent jamais ».

La journée de Bernadette tirait lentement à sa fin. Elle enchaîna les gestes mécaniques de l'employée de bureau à la perfection, l'esprit vagabondant vers d'autres cieux. Personne ne semblait lui prêter plus d'attention qu'à l'ordinaire, tous restaient fidèles à leur indifférence notoire, ce qui avait pour conséquence de calmer ses inquiétudes paranoïaques. Elevée dans une famille de six enfants avec le lourd titre et statut d'aînée, Bernadette avait appris au cours de son existence à faire abstraction d'elle-même, de ses envies, de sa voix, vivant en retrait, secondant sa mère dans ses tâches ménagères. Jouer, rire étaient des exercices rares et peu familiers. Adulte précoce et gamine un peu triste, elle s'était peu à peu construite un monde vide, égocentrique

et socialement carencé. Le contact des autres, ou de l'autre lui faisait horreur à moins d'occuper la place la plus distante, c'est-à-dire celle du témoin. Longtemps adepte des films érotiques puis des lectures pornographiques, elle avait sans le savoir découvert les plaisirs solitaires sans chercher pour autant à connaître une histoire faite de chair et de sang, sans se risquer à la défloration vaginale ni même goûter à l'effleurement d'une bouche. La vie sexuelle de Bernadette était intérieure, et perchée très haut dans le fond de son imagination. Sa vie sociale se résumait à celle de son bureau, à quelques banalités échangées autour de la machine à café, préoccupée à maintenir ses conversations dans une langueur peu engageante. Elle travaillait vite et bien sans ambition, sans défaut. Ne représentant aucun obstacle notoire pour les employés plus téméraires, elle ne se faisait pas d'ennemis, sans pour autant gagner en amitié. Son esprit apparemment fade se reflétait jusque dans le choix de sa garde-robe et sa

bouche ne s'étirait jamais au-delà de trois centimètres. Polie irréprochable et barbante.

A dix-huit heures, son ordinateur éteint, ses sourires discrets répartis équitablement à chacun de ses collègues, Bernadette s'échappa à petits pas feutrés sur la moquette rase et appela l'ascenseur. Il progressa lentement jusqu'au treizième étage, et s'ouvrit. Un homme de dos se tenait droit dans l'angle du fond. Bernadette hésita puis entra et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Les portes se refermèrent et l'ascenseur se mit lentement à s'élever. Perdue dans ses pensées Bernadette n'aurait rien réalisé si la sonnerie de son téléphone ne l'avait avertie d'un nouveau message. « Ne bougez pas. »

Bernadette se raidit instantanément. L'état de mollesse générale engrangée dans la journée se dissipa rapidement écrasé par une montée sourde d'adrénaline venant percuter ses organes sensibles comme un flipper. A chaque sonnerie Bernadette reprenait

04' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

Cécile Lescure'
Bernadette et Dario'

conscience de son sexe éteint qui semblait s'étirer d'un long sommeil léthargique avec une vigueur nouvelle de Belle aux Bois ne dormant plus. Le cœur battant jusqu'au fond de ses entrailles, elle regarda droit devant elle les parois froides de la porte métallique, et ne respira plus quelques secondes. Le bruit du cuir d'une chaussure vernie craqua. La chaussure pivota et l'homme se retourna. Bernadette ne broncha pas, les deux mains exsangues accrochées à son petit sac à main en imitation croco. Le craquement luxueux se renouvela, l'homme maintenant derrière elle, fit sentir son souffle puissant et doux dans le cou de Bernadette. Une petite chair de poule se forma à la racine de ses cheveux relevés. Il huma longuement sa proie dans un geste ancestral emprunté aux tyrannosaures vérifiant la fraîcheur de leur déjeuner avant d'y planter leurs rangées de dents finement aiguës. Bernadette déglutit bruyamment. L'homme tyrannosaure continua son inspection

dessinant de son dioxyde de carbone le contour de l'imperméable gris de Bernadette. Il suivit son encolure, la chute de ses épaules, prolongea le bras, sauta sur la hanche, contourna les fesses. Il renifla profondément les coutures de son imper derrière les genoux et posa une truffe humide sur l'arrière de sa cuisse. Un regard fendu remonta entre ses jambes pour y découvrir une petite fourrure entretenue que Bernadette prenait grand soin d'élaguer régulièrement le samedi matin.

L'homme prit son temps et son regard insistant fit bientôt son effet sur l'ourlet rose du sexe de Bernadette qui se couvrit d'une petite givre blanche. Une perle de suc glissa le long de sa cuisse et fut doucement réceptionnée par une langue chaude. Bernadette ferma les yeux se laissant porter par une vague d'émotion vaginale et abreuva l'homme tyrannosaure d'une source généreuse. L'ascenseur ralentit son ascension. L'homme retira sa langue et se redressa,

parcourant une dernière fois son souffle dans la nuque de Bernadette pour marquer son territoire. Il l'huma profondément et recula dans le fond de l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent, laissant entrer un petit groupe homogène vêtu de beige. Le petit camaïeux écru vint s'entasser dans un brouhaha pénible d'apprentis sopranos et barytons célébrant à leur manière la fin de la journée et la perspective heureuse d'une soirée passée en compagnie du tumultueux Derrick. Lundi soir. Même la Six ne faisait pas de scores très élevés.

La progression vers le rez-de-chaussée s'effectua sans encombre. Bernadette refluant tant bien que mal ses gouttes crémeuses entre les cuisses, rassembla discrètement ses petits talons l'un contre l'autre.

L'air rentra dans ses poumons soulevant au passage quelques alvéoles gelées de ses bronches. Dario regarda s'échapper de ses poumons la vapeur d'eau qui se dissipa rapidement dans l'air. Il

04' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

cécile Lescure'
bernadette et dario'

courait depuis une heure dans les bois, en short et t-shirt, faisant claquer ses muscles dans la température froide de l'hiver.

Allongant ses foulées, il regardait défilé autour de lui les ombres vertes des arbres, s'imprégnait du parfum terreux du sol, et sentait en lui monter la sève des chênes, tournant son hémoglobine en fines globules de chlorophylle. Ses baskets marquaient son passage d'une trace modelée régulière, il écrasait les feuilles faisant craquer les bois morts contre sa semelle de caoutchouc. Il accéléra. Son pouls suivit et son téléphone vibra. Sans ralentir sa course il lut le message : courez deux cents mètres. Il compta ses pas et aperçut une petite carte blanche sur un tronc d'arbre : la chasse est ouverte.

Son pouls accéléra anormalement, Dario dut ralentir quelques instants et reprit un rythme plus rassurant. Il continua de percer la forêt de son pas léger. Un bruit de feuille attira soudain son

attention et il perçut un regard sur sa gauche. Une bête. Dario développa sa foulée. Il regarda autour de lui et sentit soudain le nid. Le nid de regards. Les louves. Planquées dans les sous-bois elles regardaient immobiles les cuisses fermes de Dario et se tenaient prêt. Leurs présences lui glacèrent le dos, des gouttes de sueur froide tranchaient finement sa peau, laissant une petite pellicule de toxine dure le long de sa colonne vertébrale. Le coton trempé de son t-shirt lui paraissait maintenant une armure rigide et encombrante. D'un bref coup d'œil Dario balaya les horizons. Deux, quatre, six, huit au moins une dizaine de paires d'yeux lumineux et pervers avançait à son rythme et semblait dévorer ses pas. Parfois Dario percevait un bras, une cuisse, mais les corps disparaissaient dans les feuillages le temps d'un battement de cils. La chasse est ouverte avait dit la carte. Tout était possible, serait-il une proie, ou saurait-il se défendre.

Des grognements mielleux

et doux sifflaient entre les feuilles sombres. Dario accéléra inconsciemment. Une douce pluie de neige commença à poudrer le sentier de terre battue. L'air moucheté et brumeux plongea la forêt dans une atmosphère silencieuse hors du temps. Dario se sentit encore plus isolé et uni à cette odeur de décomposition qui s'infiltrait dans le tapis de feuilles blanchies. La forêt couverte bientôt de neige imprimait ses poumons d'une feuille molle et plane, les pieds sales des champignons suintaient leur sueur diurne et se mêlaient sans vergogne aux creux moisissés des arbres fébriles. Tout pénétrait dans les organes de Dario, se joignait à son sang et partait à toute allure distribuer ses empreintes olfactives au reste du corps. Il sentit monter en lui une nouvelle source qu'il puisait directement dans l'air, la neige, le musc boisé. Son t-shirt s'accrocha aux branches, il avait soudainement coupé à travers bois, sentant les bêtes s'exciter d'avantage. Le torse et le dos nus

04' 2013'

IL FAUT QU'ON PARLE'

cécile Lescure'
bernadette et dario'

exposés plus que jamais aux griffes et aux flocons offraient leur danse de muscles à chaque foulée. Dario ne courait plus, il bondissait. Dario ne fuyait plus, il menait. C'était lui dorénavant qui montrait le chemin, qui m'aime me suive et toutes suivaient, l'écume rassemblée entre les gencives relevées. Ses baskets s'étaient ouvertes brutalement libérant le pied ferme sur la fine pellicule de neige brune, le short aussi avait refusé d'aller plus loin. Il traversait nu les bois, se déchirait la peau sous les ronces, les écorces, les doigts crochus des feuillus et rien ne semblait l'arrêter. Il cherchait il cherchait où coucher ses bêtes ses louves, il cherchait le sol moelleux et couvert d'une petite mousse blanche, un abri de roche taillé par le temps. Il cherchait les sens en alerte et s'arrêta brutalement. Les louves toujours cachées, les crocs relevés s'arrêtèrent simultanément.

Il avait trouvé. Il se tourna brutalement et attendit. Rien ne bougea. Les regards étaient fixes, la

sueur s'évaporait par tous les pores, l'air sifflait entre les dents. Pas un geste pas un mouvement. La neige recouvrait maintenant le sol. L'air se chargeait de tâches blanches uniformes éclairant les bois d'une lumière clignotante. Il attendit, les muscles tendus prêts à se défendre, se battre, sauver son honneur. La neige fondait sur son corps en vapeur et le transformait en statue oubliée de Versailles. Les grognements d'abord sourds s'affirmèrent, puis peu à peu ils se transformèrent en hurlement. Les chiennes s'agitaient, retenant leurs pulsions, guettant l'ordre, le signal de leur chef.

Celle-ci hurla à la mort et bondit soudain sur le corps de Dario. Immédiatement un poids souple et dense s'abattit sur lui. Peau claire et musclée recouverte d'une chevelure brune, un regard vert, une bouche ouverte, des griffes sorties. Une quinzaine de corps imberbes et sveltes s'élançèrent sur leur proie à sa suite. Les femmes loups se jetèrent sur le mâle, ne

lui laissant aucune chance de lutter.

Son corps fut saisi comme une viande rouge sur le feu. Léché, mordu, bouffé, sucé, happé, frappé, bandé, pressé, caressé, martelé, saccadé, mouillé, excité, vivant, durci, il passa entre les mains de toutes, entre les culs de toutes, entre les lèvres de toutes. Il fut vidé de toute sa nouvelle sève, blanchi de la jouissance suave et violente des femelles lâchées. Abandonné sur le sol fin d'un humus à peine éclos, le sexe évidé, un filet de bave coulant de sa bouche chaude, Dario gisait de tout son corps maintenant apaisé. La neige rebondissait mollement sur son épiderme et fondait à son contact amoureux et brutal.

Une des règles fondamentales du jeu consistait à reprendre le cours de sa vie normale une fois que le gage était passé. Mais Dario restait allongé regardant tomber la neige depuis la canopée vertigineuse des arbres. Éliminé.